

Jean-Marc Moriceau

# LA MÉMOIRE DES PAYSANS



*Chroniques  
de la France des campagnes  
1653-1788*

Tallandier



LA MÉMOIRE  
DES PAYSANS

## DU MÊME AUTEUR

- Athis-Mons (1890-1939). Naissance d'une vie de banlieue*, Miribel, AREM, 1983 [avec Danièle Treuil].
- Ferme, firme, famille. Grande exploitation et changements agricoles : les Chartier (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992 (avec Gilles Postel-Vinay) ; 2<sup>e</sup> édition : 1995.
- Les Fermiers de l'Île-de-France. L'ascension d'un patronat agricole (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 1994.
- La Terre et les Paysans aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (France et Grande-Bretagne). Guide d'histoire agraire*, Caen, Association d'histoire des sociétés rurales, 1999.
- L'Élevage sous l'Ancien Régime (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, SEDES-Nathan, 1999.
- Terres mouvantes. Les campagnes françaises du féodalisme à la mondialisation (1150-1850)*, Paris, Fayard, 2002.
- Histoire et géographie de l'élevage français. Du Moyen Âge à la Révolution (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 2005.
- Histoire du méchant loup. 3000 attaques sur l'homme (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, 2007 ; réédition complétée : « Pluriel », 2016.
- La Bête du Gévaudan (1764-1767)*, Paris, Larousse, 2008.
- Un Paysan et son univers de la Guerre au marché commun. Les agendas de Pierre Lebugle, cultivateur en Pays d'Auge (1941-1971)*, [avec Philippe Madeline], Paris, Belin, 2010.
- Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines interpellées* [avec Philippe Madeline], Caen, PUC, « BPR, 2 », 2010 (dir.).
- Chroniques paysannes, du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle* [avec Philippe Madeline et Jean-Paul Bourdon], Paris, France Agricole Éditions, 2010.
- L'Homme contre le loup. Une guerre de deux mille ans*, Paris, Fayard, 2011 ; réédition complétée : « Pluriel », 2013.
- Les Paysans : récits, témoignages et archives de la France agricole (1870-1970)* [avec Philippe Madeline], Paris, Les Arènes, 2012.
- Sur les pas du loup. Tour de France et atlas historique et culturel du loup du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Montbel, 2013.
- Vivre avec le loup ? Trois mille ans de conflit*, Paris, Tallandier, 2014 (dir.).
- Secrets de campagnes. Figures et familles paysannes du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2014.
- Le Loup en questions. Fantasma et réalité*, Paris, Buchet-Chastel, 2015.
- La Bête du Gévaudan. La fin de l'énigme ?*, Rennes, Ouest-France, 2015.
- Les Petites gens de la terre. Paysans, ouvriers et domestiques du Moyen Âge à aujourd'hui* [avec Philippe Madeline], Caen, PUC, « BPR, 4 », 2017 (dir.).
- Les Grands fermiers. Les laboureurs de l'Île-de-France (XV<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, « Pluriel », 2017.
- La Mémoire des Croquants. Chroniques de la France des campagnes (1435-1653)*, Paris, Tallandier, 2018.
- Le Loup en Normandie*, Bayeux, OREP, 2019.
- Les Couleurs de nos campagnes. Un siècle d'histoire rurale (1880-1960)*, Paris, Les Arènes, 2020.

Jean-Marc Moriceau

LA MÉMOIRE  
DES PAYSANS

*Chroniques de la France des campagnes*

1653-1788

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com).  
ISBN : 979-10-210-2770-1

*À mes petites-filles, Clémence, Victoire et Suzanne.*

*À ma mère, Josette (†), et à tous ses ancêtres bourbonnais.*

*À mon père, Georges, et à tous ses ancêtres bretons et franciliens.*





## Avant-propos

**L**e Petit Chaperon rouge est mort le 1<sup>er</sup> février 1693, un dimanche de beau temps. La fillette s'appelait Marie Mignet. Elle avait 11 ans et on l'avait perdue de vue à l'orée des bois de Marcoussis. Comme tant d'autres enfants de son âge en cet hiver trop doux, elle était partie garder les vaches alors que son maître entendait la messe à l'église paroissiale de Saint-Jean-de-Beauregard. De l'attaque du loup n'était restée que sa tête, inhumée en terre chrétienne deux jours plus tard, le lendemain de la Chandeleur, la fête de la Purification de la Vierge et de la Présentation de l'enfant Jésus au Temple. La France était en guerre, les blés d'une « grande cherté » et le « pauvre monde » en pleine désolation. Que représentait cet épisode tragique alors que bien des fléaux d'une autre ampleur martelaient la fin de ce « siècle de fer » ?

Un an plus tard, le 9 avril 1694 – Vendredi saint –, à dix heures du soir, la mort vient surprendre, à Vitry-sur-Seine, Germain Petit, un jeune homme de 21 ans, sans doute à cause de la fièvre typhoïde qui rôde en cette année de crise. Alors qu'il n'avait que 12 ans, à peine sorti de sa pension à Montlhéry, il avait ouvert son carnet en novembre 1685 : fils de boulanger et bientôt laboureur, il y notait ses voyages, ses semailles, ses achats vestimentaires. « Fort joyeux d'avoir vu le beau pays de Normandie », il était revenu à Vitry pour préparer sa culture. Germain était plus favorisé que Marie : fils de famille et non domestique, il avait de l'instruction, des relations et, après avoir hésité à s'engager dans l'armée, toute latitude pour s'installer dans la petite ferme de ses parents. Mais, pour lui, la chance n'a pas duré bien longtemps. Le 12 avril 1694, le lundi de Pâques, on le met en terre. Contrairement à la petite Marie Mignet, il a pu recevoir les derniers sacrements et sa mort a été moins brutale. Son frère Pierre reprend sa plume pour poursuivre la chronique familiale et agricole : lui-même n'a que 14 ans.

Encore un an plus tard, le 24 avril 1695, aux confins de la Bourgogne et de la Champagne, dans l'église d'Arthonnay en partie reconstruite – après le « feu du ciel » qui l'a foudroyée le 28 mars 1693 –, on baptise le fils d'un charron, chez les Jamerey. Son parrain lui transmet le prénom de Valentin, le plus courant ici puisque c'est le patron de la paroisse. Petit paysan anal-

phabète et patoisant, le garçonnet perd très vite son père, nommé Valentin lui aussi. C'était un pauvre diable qui courait les routes. Valentin l'aîné rend son âme à Dieu en toute discrétion le 21 décembre 1700 : un « homme passant » d'environ 35 ans, à l'identité « incongnue », tel est celui que les habitants de Saint-Parres-lès-Vaudes voient agoniser dans une maison du village, aux portes de Troyes. Par ordre de justice, après l'avoir entendu professer la « religion catholique, apostolique et romaine », on l'enterre sur place, à une trentaine de kilomètres de son horizon familial. Quinze jours plus tard, la mère de Valentin, Anne Morizot, apprend la nouvelle : munie d'un certificat du curé d'Arthonnay, elle vient lever l'incognito et reconnaître le défunt pour son mari. Tout au long de son veuvage, Valentin junior est astreint à une vie famélique. Quand Anne se remarie, le 5 juillet 1703, avec un simple « brassier », c'est l'enfer sur terre. Maltraité par « un tigre des plus cruels », digne des *Contes* de Perrault, l'enfant du premier lit reste sur le qui-vive. Craignant d'être poursuivi pour un vol de fruits auquel la faim l'a poussé, il prend la poudre d'escampette, s'extirpe de justesse d'une fosse à loup dans laquelle sa hâte l'a fait chuter et trouve asile chez un meunier. Il traverse la Brie, gagnant son pain successivement comme dindonnier, aide-berger, garçon de moulin ou gardien de chevaux. Mais une bonne fée veille sur lui : après avoir échappé miraculeusement au grand hiver de 1709, celui qui se fait désormais appeler Jamerey-Duval découvre en Lorraine une autre existence, inimaginable, qui le conduit jusqu'à Vienne, où il dirigera le cabinet des médailles de l'empereur François I<sup>er</sup>, aux antipodes de sa condition misérable d'origine.

Marie, Germain et Valentin : trois destins éprouvés par les « malheurs du temps » dans la période noire du règne de Louis XIV. De ces trois enfants, l'une a payé le prix fort à la vulnérabilité environnementale en 1693 ; le deuxième, d'un milieu plus aisé, n'a pu échapper à la crise de 1694 ; le troisième, né en 1695, avait tout pour disparaître dans les bras du Bonhomme misère, mais pour lui le destin a été autre. Tous les trois ont été les précoces témoins d'une époque sombre dans laquelle il fallait gagner son pain et échapper aux embûches de la vie, si redoutables au départ. Combien de gamins, en âge de vagabonder, étaient abandonnés, quand ils ne prenaient pas eux-mêmes le chemin de l'errance, comme Valentin ? *Le Petit Poucet* n'est pas seulement un *Conte de ma mère l'Oye*. C'est une réalité terrible que dénonce le curé Barnichon, à La Chapelle, dans la Montagne bourbonnaise en 1694, et, après lui, son confrère de Meyssac, en Bas-Limousin, en décembre 1709, à propos du petit Jeanton, 7 ou 8 ans, « conduit, à ce qu'il disoit, dans ce canton par un de ses frères qui l'abandonna ». Dans cette société dure aux petits, survivre n'allait

pas de soi. Tous devaient composer avec les risques de la nature et des hommes.

Sortir de l'anonymat quelques-unes de ces figures de Jacques Bonhomme pour les remettre en scène ; faire remonter les témoignages villageois dans leur fraîcheur et leur foisonnement ; ausculter les réactions des gens des campagnes par rapport aux contraintes du temps passé, voilà ce que j'ai cherché à décrypter dans cette fresque. Aux plus humbles comme aux plus puissants, aux vies « minuscules » comme aux destins bien trempés, j'ai voulu rendre hommage en quittant les chemins trop bien balisés d'une histoire sociale vue d'en haut.

### TROIS AMBITIONS

Suivant l'esprit de la *Mémoire des Croquants*, dont la trame courait de la guerre de Cent Ans à la minorité de Louis XIV, la *Mémoire des paysans* – qui en prend le relais, du lendemain de la Fronde à la veille de la Révolution – entend rester au plus près du peuple des campagnes, qui représentait alors près de neuf Français sur dix. Dans ce dessein, une première perspective s'est imposée : ne pas tout regarder par les yeux du prince, mais, autant que possible, par ceux des millions de Français qui lui ont payé l'impôt. Cette ambition conduit à explorer de l'intérieur les masses silencieuses sur lesquelles l'État moderne et le capitalisme se sont édifiés. L'historien est ainsi conduit à penser la France dans sa diversité en observant le pays dans ses variations régionales, pour disposer d'une vue pleinement hexagonale, à ciel ouvert et à hauteur d'homme. Alors peut-on mesurer le décalage de croissance qui s'instaure entre les régions dynamiques, dopées par les grains, les fourrages et le vignoble, et les marges intérieures ou périphériques, coupées du monde de longs mois dans l'année. Bref, changer d'éclairage en tirant parti de l'empreinte spatiale, en gardant toujours un pied sur terre dans les réalités concrètes, la forme des paysages et la diversité des territoires : un regard à la fois introspectif et géographique.

Par ailleurs, ce livre entend donner au lecteur un accès direct aux sources en associant les témoignages les plus proches sur la vie rurale aux confidences des acteurs eux-mêmes, « paysans » de tout poil, c'est-à-dire incrustés dans leur espace de vie, leur petit « pays », à l'échelle du canton et de l'horizon accessible à tous ceux qui ne chaussaient pas les bottes de sept lieues : laboureurs, vigneron, bergers, charretiers, journaliers, mais aussi marchands, artisans, agents seigneuriaux ou communaux, curés exploitants. C'est sur leur « terrouer » d'abord qu'ils avaient les yeux rivés. N'occultons pas pour autant les nombreux migrants qui

nomadisaient d'un « pays » à un autre, ne serait-ce que pour une saison, à la force de leurs jambes, sur des centaines de kilomètres. Chaudronniers, scieurs de long ou maçons – on en rencontrera bien des représentants au fil des pages –, ils couraient les routes « pour faire subsister leur famille et y gagner quelque chose pour payer leur taille et autres impositions ». Et combien de « pauvres mendiants » venaient gonfler leurs rangs, comme Sulpice Perrot, 10 ans, et son frère François, 7 ans, Pierrette Colin, 8 ans, Léonarde Large, 12 ans, ou Pierrette Frisot, dite « La Cantine », 50 ans, qui succombent à Perrigny-sur-Loire en 1709-1710 ? Des centaines de milliers dans les années de crise. Qu'ils soient « manants et habitants », horsains saisonniers ou bien errants sur les grands chemins, on a tenté de nouer avec eux le contact le plus étroit. On a cherché à les voir au travail, mais aussi dans l'ensemble de leur vie sociale, en soulignant leurs peines, leurs espoirs, leurs soucis. Tout en pointant les divergences de perception selon le statut ou la culture, on a voulu mettre en évidence le substrat commun à tous ceux qui composaient le peuple des campagnes, et qui occupaient l'espace beaucoup plus densément qu'aujourd'hui, tel est le deuxième enjeu.

Cependant, dans la rétrospective que l'on propose, une troisième exigence s'est manifestée : traquer le changement, sous toutes ses formes, et révéler les permanences de ce monde multiforme, saisi cette fois sur près d'un siècle et demi, du début du règne de Louis XIV à la fin de l'Ancien Régime. Certains traits ont déjà été esquissés et le seront encore : les « laboureurs et gens de village », soumis aux mêmes contraintes que leurs prédécesseurs, reproduisent les mêmes gestes, conçoivent leur existence suivant les mêmes repères culturels ou spatio-temporels. Pourtant, rien n'est immobile et, pour la période qui nous occupe, les inflexions, qui ne se devinaient que malaisément jusque-là, deviennent cette fois plus visibles. Nous voici dans la « seconde époque moderne », une phase où les mutations sont plus rapides et davantage perceptibles par les ruraux, un processus dont les manifestations se multiplient, passé 1730 et surtout 1760.

## NOUVEAUX REPÈRES

Ces perspectives posées, précisons les choses. Comme on l'a vu précédemment, bon nombre de repères mémoriels tiennent aux malheurs des temps. Les grandes famines conservent toute la rigueur du passé, des années 1650 à 1710 : les « animaux farouches » qui « vivent de pain noir, d'eau et de racines », croqués par La Bruyère dans ses *Caractères* en 1688, se retrouvent longtemps dans ces années de misère. Des « bêtes fauves qui vont chercher des racines à manger » en 1662 jusqu'aux pauvres qui « mangent de l'herbe » en Bourbonnais en 1772, les drames de la faim ne

s'arrêtent point. Ils culminent même dans ces trois grandes séquences qui offrent des modèles grossissants des « crises de subsistances » : 1661-1662 ; 1693-1694 ; 1709-1710. Alors, de toutes parts, éclairés par l'abondance documentaire, surgissent les stigmates de la détresse humaine. Leur signallement est déjà largement reconnu. Mais, en rassemblant ces faisceaux de témoignages, et en les mettant en lumière, la force et la profondeur du désarroi saisissent l'observateur. Des rapprochements effectués des cohérences surgissent, et tel événement qui, pris à part, semblait ponctuel ou étroitement localisé reçoit tout son sens.

Plus qu'auparavant, au sein même des paysans, l'opposition entre une minorité de producteurs (moins du quart) et une majorité de consommateurs de grains (les trois quarts) – alors que les céréales représentent l'essentiel de l'alimentation – apparaît au grand jour : le bonheur des uns fait le malheur des autres, même si, dans le détail, les réalités ne sont pas toujours aussi simples. La conjoncture économique détermine le sort de tous : la succession des bas prix du blé réjouit le vigneron ou le petit laboureur comme celui de Varreddes, qui enregistre de père en fils les « bonnes » et les mauvaises années, alors qu'elle déstabilise les fermiers anxieux de régler le propriétaire et le fisc, de l'Île-de-France au Languedoc. Que les courbes s'inversent, ponctuellement mais brutalement, et le désarroi change de camp, mais en multipliant les victimes. Les émotions des uns et des autres, relayées par les curés, les administrateurs et les propriétaires, sont alors à vif. Jamais les tensions pour la vie – et la survie – n'ont suscité autant de prises de parole ou de confidences de plume. Nos sources gonflent et on saisit sans peine l'inquiétude ou la détresse. Mais, dès la mort de Louis XIV, ces drames se localisent et se rétractent. Ils marquent le sort de régions déshéritées ou des retours en arrière, propices à bien des rumeurs.

En revanche, les épreuves météorologiques du « petit âge glaciaire », inaugurées au bas Moyen Âge, ne s'érodent point : excès d'humidité avec la succession de printemps et d'étés pourris, qui préparent les crises frumentaires, comme en 1661-1662, 1692-1693, 1725 ou 1738 ; grandes sécheresses, qui jalonnent la période, de 1682 à 1787, et attisent les incendies, notamment en 1684-1685, 1705 et 1706, de 1716 à 1719, de 1722 à 1724, en 1731, 1737, 1752, 1762, 1766-1767, 1771, 1776, 1778, de 1783 à 1787 avec des pics catastrophiques comme en 1785 ; et surtout ces gros ou longs hivers, qui impressionnent les générations : le froid de 1709, chassant le souvenir de 1608, en assure pour les siècles à venir le repère emblématique. Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, le « grand hyver » de 1709 offre le mètre-étalon de la catastrophe. Mais d'autres hivers aussi rigoureux, où il gèle à pierre fendre, restent dans les mémoires comme

1670 (« grand hiver » lui aussi), 1684 (« le plus rude dont on ait entendu parler »), 1740 (le « long hiver »), 1766 (« les jours étaient aussi froids que les nuits »), 1768 (« on entamait le pain avec la cognée »), 1776 (« le gibier mourait aux champs »), 1784 (l'« hiver des grandes neiges »)... en attendant celui de 1789, qui s'amorce en novembre 1788. On ne saurait les oublier. Dans l'atmosphère, la réduction des taches solaires lors du « minimum de Maunder », et l'obscurcissement du ciel consécutif à de grandes éruptions volcaniques – 1658 à 1661, 1673, 1707-1708 et 1783 – conditionnent les récoltes et la situation des hommes. Le refroidissement des températures et la réduction du rayonnement solaire compromettent les cycles végétatifs. Nos témoins en perçoivent les conséquences de plein fouet.

Toutefois, si la vulnérabilité sociale des ruraux reste très forte, leur capacité de résilience l'est tout autant. Après chaque épreuve du ciel – ce que les gens des champs appelaient des « vimaires » –, les sociétés adoptent des stratégies de récupération. Cette faculté récurrente d'adaptation et de retour à l'équilibre rejoint ce que Jacques Dupâquier a déjà marqué pour la démographie. Et surtout, dans la récurrence de ces fléaux d'Apocalypse, bien des choses ont changé et nos témoins s'en rendent compte. En dehors des frontières, la guerre ne pèse plus directement sur l'ensemble des civils : les dévastations du premier xvii<sup>e</sup> siècle ne sont plus qu'un lointain souvenir, les « mauvais garçons » ont disparu et le logement de la soldatesque ne pèse plus directement sur les paysans. Hormis la guerre des Camisards qui dévaste les Cévennes, les guerres civiles ont disparu. Et la révolte des Tard-Avisés vient clore, en 1707, après quelques turbulences périphériques, les avatars des grands soulèvements croquants des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. Cependant, si les campagnes ne sont plus à feu et à sang, elles sont pressurées par les deux prélèvements que l'État fait peser de plus en plus lourdement sur elles : l'impôt et la milice. Payer la taille au roi et tirer au sort les réservistes, tout en subissant un régime d'inégalités et d'injustice criant : les paysans sont bien les mulets de l'État.

Passé 1710, les grandes épidémies, comme la fièvre typhoïde de 1693-1694 (1 500 000 morts selon Marcel Lachiver) ou la peste des années 1650 et 1660, changent d'échelle : après la peste de Marseille, endiguée en Gévaudan et en Dauphiné en 1721, les virus ne font plus ces centaines de milliers de cadavres que l'on a si longtemps redoutés. L'impact psychologique de ces « contagions » s'atténue. On n'en est plus à reléguer les pestiférés dans des huttes ou à les lier dans un tonneau comme les deux enfants de Labernie et Dubosq, en mai 1653. La grippe ou la dysenterie, qui n'ont pas plié bagage, restent certes redoutables, tout comme

les « fièvres malignes » qui « rendent les cimetières bossus » : elles n'ont plus de commune mesure avec les catastrophes de jadis. Elles soulignent seulement la fragilité de la condition humaine dans l'environnement et la médiocrité de l'état sanitaire et médical, qui reste, aux normes actuelles, celui d'un pays sous-développé. Même les attaques de loups sur l'homme prennent une autre tournure. La Bête du Gévaudan est elle aussi une tard-avisée en 1765, révélant les décalages de civilisation qui traversent la France de l'*Encyclopédie* : après elle, sauf quelques cas dramatiques isolés – qui se perpétuent néanmoins jusque vers 1830 –, ce ne sont plus les loups anthropophages qui sont à craindre, mais les loups enragés dont seule triomphera la III<sup>e</sup> République.

En revanche, pour la période où nous entrons, les animaux domestiques passent désormais au premier plan. Leur soin, leur commerce et leur renouvellement préoccupent de plus en plus nos témoins. Leurs maladies, et surtout les plus contagieuses, comme les grandes épizooties de 1714-1715, 1732, 1742-1748 – la plus longue durée de « peste bovine » que la France ait connue –, 1763 et 1774-1775, deviennent des sujets d'intérêt national. Désormais, les prières publiques se dirigent ostensiblement vers les animaux malades alors que la science et l'administration y consacrent leurs efforts. Les grandes sécheresses deviennent les fléaux majeurs, car, en anéantissant le foin, elles déciment le bétail comme en 1785. L'année précédente, déjà très sèche dans le Sud-Ouest, la terre était si dure que « les taupes avaient de la peine à rentrer dans leur trou » ! Pour que l'homme cesse d'avoir l'exclusivité de la considération publique, il faut bien que quelques progrès soient au rendez-vous.

C'est donc au siècle des Lumières que le regard à l'égard de la nature se précise, tandis que l'agriculture commerciale s'étend : les vers mangent la racine des vignes en 1739, les chenilles prolifèrent en 1731-1732, les vaches s'étranglent en avalant des pommes en 1734, les vignes « coulent » en 1725, le vin n'est que « citronnelle » en 1731, et les « urbecs » déposent leurs œufs dans le vignoble ligérien en 1768. La sécurité intérieure et l'essor des échanges contribuent à changer la vie quotidienne et le rapport à l'environnement. L'essor du capitalisme agricole se double d'une ouverture au progrès technique et agronomique. L'expansion viticole suscite à plusieurs reprises des crises de surproduction où il faut « enfoncer les cuves » car les futailles manquent pour entonner le vin ! Passé 1709, le vignoble se développe, assurant des revenus bien appréciés pour payer les impôts et satisfaire une demande urbaine croissante : « J'ay vu certains pays où il n'y avoit pas de vigne, s'écrie Jean Taté en 1729, qui à présent en ont en quantité. » On en vient à jeter du vin pour éteindre les incendies en 1731.

TROIS PHASES SUCCESSIVES

Comment scander cette évolution ? Notre fresque, qui suit le vécu de cinq générations d'hommes des champs, s'orchestre en trois grandes phases. Dans la première, les années de bas prix pour les petites gens – et de difficultés pour les producteurs de céréales – ont du mal à faire oublier les grands drames où la famine et l'épidémie ébranlent la société rurale, accablée en même temps par la fiscalité : c'est véritablement le « siècle de fer », dont on espère bien la fin en 1700. Pourtant, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en dehors même de la secousse terrible de 1709-1710, les années grises se succèdent et le climat de léthargie domine. C'est un demi-siècle de morosité et d'incertitudes. Enfin, de 1750 à 1788, les indicateurs sont davantage au vert : alors que les disparités s'accroissent dans la société comme dans le territoire, l'heure est à la croissance. Voici donc le temps des « espoirs » et des « mutations ».

Certes, dans ce mouvement d'ensemble, les inégalités socio-spatiales sont patentes, et la « révolution agricole » n'est esquissée que par une minorité des exploitants à compter des années 1760. Mais, par rapport à l'immobilisme apparent des périodes antérieures, une marche se franchit insensiblement. Dans de plus en plus de régions, les élites ouvrent un nouvel horizon : celui du progrès dans toutes les directions – accroissement des productions, extension de la consommation, amélioration de l'éducation et du niveau de vie. Ces nouvelles perspectives, qui trouvent des relais dans le monde rural, fragilisent les équilibres traditionnels. Des voix s'élèvent, de partout, pour défendre les droits d'usage, du chaume des plaines céréalières aux joncs du littoral languedocien. Pour innover, il faut braver le qu'en-dira-t-on, comme Jean-Baptiste Mondez en 1774, et vaincre la méfiance de ses pairs, comme Antoine Giroust en 1765. La concentration des exploitations bat son plein, avivant les tensions sociales, accélérant les mobilités et accroissant les inégalités. Les « haricotiers » et les simples « laboureurs », dont on revisite ici le statut et la position, baissent les bras.

En revanche, quels que soient les types de paysans, les biens de consommation se répandent, allant jusqu'à distiller, à la fin de l'Ancien Régime, dans les campagnes, un certain « luxe » que dénoncent des curés rigoristes. Depuis 1739, Catelaine sait très bien qu'elle mangera « du lard buré carnu » si elle cède à Pierrot, le bon « censier » du Nord. « J'ai vû le commencement des cottons et cottonade », s'exclame l'étaminier Louis Simon dans le Haut-Maine. La révolution des objets fait son œuvre. Elle attise la demande. Et l'inflation frappe les observateurs, bien avant que Ernest Labrousse ne vienne la théoriser : dans les années 1770, « on est



étonné de l'augmentation du prix des denrées ». Dans ce monde qui change, les contraintes structurelles, venues comme toujours du Ciel et de l'État monarchique, retardent les élans qui se succèdent, émoussant la patience de bien des villageois. Quand elles interfèrent brutalement avec le mouvement de l'économie et de l'esprit public, comme c'est le cas en 1788, la situation devient explosive.

### LES ÉCRITS DES GENS DE LA TERRE

Car les prises de parole se multiplient. Avec l'essor de l'alphabétisation – et la croissance de la population rurale, qui passe de 17 à 23 millions d'habitants –, presque toutes les régions fournissent leurs témoins. Des plaines du Nord jusqu'au village de Fontgillard, à 2 000 mètres d'altitude, au-dessus de Molines-en-Queyras, où de père en fils on se transmet des « Transitions », des paysans écrivent. Ils sont plus nombreux à prendre la plume. Comme le souligne l'abbé Gautier à la fin de l'Ancien Régime, dans ses *Caractères et mœurs de ce siècle*, « le paysan juge indispensable que son fils sache écrire [...] la parole vole si vite ! La mémoire est si labile ! Le témoignage est si douteux ! Un bon écrit, bien cimenté, c'est là ce qui lie les hommes ». Certes, les patois et les langues régionales nous échappent. À Saint-Victor-de-la-Coste, sur les milliers d'actes qu'a dépouillés Élie Pélaquier, seuls deux mentionnent la langue d'oc et encore les expressions sont-elles traduites en français. Pour autant, nos interlocuteurs qui comprennent la langue de Voltaire – avec parfois une orthographe phonétique, chez ce propriétaire de Colmar ou ce forgeron de l'Oisans en 1763 et 1764 –, n'ocultent pas les spécificités linguistiques : en Sologne vers 1700, comme en Poitou en 1727 ou dans le Vendômois des années 1750, pour rester dans le bassin ligérien, les formes dialectales affleurent.

D'avantage encore qu'avant 1650, les curés qui avaient « charge d'âmes » au plat pays s'étendent dans leurs registres paroissiaux sur le sort de leurs ouailles. Dans l'état civil ancien, leurs « notas » s'allongent et se multiplient. Rien que pour l'actuel département de la Gironde, les mentions que les archivistes ont relevées dans les inventaires de la sous-série E supplément défient le chercheur : on en compte 187 dont plus de 90 % après 1700. De ces 187 notas ressortent 269 événements divers, dont 210 – 78 % – évoquent, d'après Stéphane Minvielle, les accidents climatiques ou leurs conséquences. Quand bien même les curés girondins auraient été particulièrement bavards, il est raisonnable d'imaginer qu'à l'échelle de la France entière 15 000 à 20 000 mentions de ce type sont conservées dans les archives ! C'est la base d'un corpus de données justifiant une enquête collective. Des confidences de Pierre Morel de 1740 à 1771 à Montrigaud

(Drôme), dans le Bas-Dauphiné, à la prolixité des « Observations » du curé Bouniol au Puy (Gironde), dans l'Entre-Deux-Mers, le lecteur découvre de véritables annales agro-météorologiques mais aussi démographiques, économiques et sociales. On en trouvera une sélection significative en fin d'ouvrage. Fidèles observateurs de l'actualité, les responsables des paroisses rurales sont les porte-parole de leurs habitants. Dans ces conditions, on comprend le rôle sociopolitique que de nombreux curés ont joué lors des élections aux États généraux de 1789.

Il en est de même, à une échelle moindre, des notaires et des propriétaires, dont l'essor va avec la multiplication des témoignages directs sur les campagnes. D'autant que bon nombre d'entre eux sont aussi, peu ou prou, exploitants agricoles. Enfin – et ce point n'a rien de secondaire –, la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle inaugure un accroissement exponentiel des journaux « paysans ». Les écoles de village et les pensionnats urbains d'où repartent bon nombre de nos informateurs stimulent la volonté d'écrire et de perpétuer la mémoire des travaux et des jours, dans les circonstances tragiques mais aussi, passé 1750, plus paisibles. Ainsi comprend-on l'ardeur scripturale des Butel à Varreddes (Seine-et-Marne), des Bonnard à Larajasse (Rhône), d'un Pierre Bordier à Lancé (Loir-et-Cher). On y retrouve bien des dictons ou des traits de sagesse populaire : « Il me souvient de dire, confesse le vigneron Olivier Butel en 1738, qu'à la mi-mai, le laboureur s'habille il ne sait de quoi. » De ces « livres de raison », beaucoup ont disparu et sans doute des milliers dorment encore dans les papiers de famille. En 1875, lorsque Ernest Nouel éditait le journal de François Lattron, vigneron de Naveil en Vendômois, ouvert en 1756, il avait pu tirer parti, pour la même commune, de deux autres documents du même type : un livre de vendanges de 1778-1817 et le registre de comptes d'une closerie, tenu depuis 1755, l'un comme l'autre obligeamment prêtés par leurs propriétaires, descendants des auteurs.

De fait, deux grands types de préoccupations orientent les écrits des gens de la terre, non sans interférences multiples : le suivi de leurs engagements, nécessaire à la maîtrise économique de leur exploitation ; le souci de laisser à la postérité, à commencer par leurs enfants, la mémoire du quotidien et des événements ayant marqué leur génération. Dans le premier cas de figure, on peut ranger les livres de raison d'un laboureur-vigneron comme François-Jacques Maret à Bueil (Eure), d'un marchand-laboureur comme Étienne Azambourg à Concessault (Cher) et de fermiers comme François Chartier et Jean-François Lucy au Plessis-Gassot (Val-d'Oise) et à Oignes (Oise), qui se présentent d'abord comme des comptes de gestion. Dans le second, les écrits de charretiers ou de vigneron, voire d'un

manouvrier comme André-Hubert Daméras, dont l'orthographe n'est pas la préoccupation majeure, ou d'un « rentier » cévenol tel Antoine Romieu. Pour bon nombre d'entre eux, il s'agit d'établir un aide-mémoire à usage personnel ou une petite chronique familiale, d'où l'exclamation d'un Louis Butel couchant sur le papier le résumé de l'année 1714 : « C'est pour faire voir au personne d'après moy les années comme ils sont passez. » Alors les journaux, rédigés sur le moment, s'accompagnent de mémoires rétrospectifs qui orientent le temps à rebours. Tous ces genres d'écriture irriguent notre corpus.

Ces témoignages expriment sur le vif les faits que les paysans jugeaient bon de transmettre. Ils sont d'autant plus poignants qu'ils émanent souvent de jeunes « écrivants ». Aux deux frères Petit, qui ont pris la plume respectivement à 12 et 14 ans, font écho, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Pierre Denis Butel, qui reprend à 12 ans la chronique familiale de Varredes en 1752, ou Adrien Thueux, qui ouvre son journal à 12 ans et demi. De fait, c'est dans l'adolescence que les existences basculent : à la fin de l'Ancien Régime, Jean-Roch Coignet prend sa vie en main aussi vite que l'avait fait, au nord de la Bourgogne lui aussi, Valentin Jamerey-Duval sous Louis XIV ; l'épopée impériale trouvera en lui un jeune homme déjà éprouvé. Indéniablement, pour ces paysans de l'Ancien Régime, les témoignages n'attendent pas le nombre des années.

### QUELQUES LIGNES DE FAÎTE

Ce nouveau volume de chroniques des campagnes s'ouvre donc encore plus largement aux acteurs qui les ont façonnées. L'authenticité du récit n'en est que plus grande. Selon le principe établi dans la *Mémoire des Croquants (1435-1653)*, alternent, dans cette trame, événements de toute nature et faits de structure. Plus de 1 380 rubriques éclairent ainsi la diversité des campagnes, du Nord au Midi : tous les départements répondent à l'appel. Toutefois, on ne saurait cacher quelques fils conducteurs, pris dans certains milieux et certains espaces, à la documentation plus accessible.

Dans l'Ouest, l'Anjou et la Normandie interviennent plus souvent que la Bretagne alors qu'à l'est, Bourgogne, Lorraine et Franche-Comté reviennent plus souvent que l'Alsace. L'Île-de-France et les provinces septentrionales fournissent des modèles sur la situation des petits laboureurs – les « haricotiers », que Pierre Goubert avait popularisés jadis – et sur les grands exploitants, les fermiers-laboureurs, dont on relève cette fois les tensions et les hiérarchies internes. Ces derniers, particulièrement favorisés dans nos sources, fournissent même un observatoire grossissant des inflexions économiques, sociales autant que culturelles. C'est l'un des lieux

où les femmes sortent du silence des archives. Plus au sud, le Poitou et le Val de Loire l'emportent sur l'Aquitaine. Dans le Centre, le Berry et le Bourbonnais offrent des cas d'école sur la petite exploitation ou sur les communautés familiales. Dans les montagnes, le Massif central dame le pion aux Pyrénées. La région lyonnaise, le Languedoc et la Provence comparaissent davantage que les anciens États de la Maison de Savoie. Même si tout l'Hexagone est effectivement représenté, des îles du Ponant au Rhin, du Hainaut à la Cerdagne ou du Léon à Porto-Bello, les inégalités sont avérées.

Il en va de même de l'éventail thématique proposé. La sensibilité à l'environnement, à commencer par le climat, se taille la part du lion, pour des sociétés rivées à l'« ordre des saisons » et à son impact sur « tous les biens de la terre » : une violente grêle, qui anéantit en quelques minutes les productions de tout un canton, éclaire tragiquement la fragilité du travail des paysans. Le « dérangement du temps » est une hantise. Chaque jour, on scrute l'état du ciel. Et ceux qui savent lire consultent, de plus en plus, *L'Almanach du laboureur*, comme le fait Louis Barrois, vigneron de Chanteloup, en 1727. Les manifestations du « petit âge glaciaire », qui marque, on vient de le voir, toute notre période, le refroidissement des températures, mais aussi les contrastes brutaux entre excès de pluviosité – notamment au printemps – et de sécheresse – surtout en été – perturbent les activités dans les campagnes. Ils rompent les équilibres fragiles entre population et subsistances. Ils jalonnent les chroniques paysannes. Par ailleurs, une menace récurrente comme le loup assure un révélateur sans pareil des rapports entre l'homme et l'environnement et un éclairage sur la vie dans les campagnes, suspendue par l'intrusion de la « bête » : on en verra bien des exemples.

Le souci de voir de l'intérieur l'évolution des paysans conduit à multiplier les portraits stratigraphiques et biographiques. Des hommes et des femmes, d'âges variés, sortent à nouveau de l'ombre : certains deviennent même des figures emblématiques des réalités sociales. De la misère à l'opulence, les indices sont rapprochés pour bien souligner les distances : que l'on regarde celles qui séparent, dans les années 1770, Jean Roy, journalier du Marais poitevin, dont toutes les hardes rentrent dans un « très mauvais coffre », ou bien Jean Garell, charron à Trédion (Morbihan), dont on s'empresse de jeter les « habillements dans un buisson », d'un Jean Petit, fermier de Champagne à Savigny-sur-Orge (Essonne), dont la tabatière représente *Sully aux pieds d'Henri IV*, ou bien encore d'un Étienne Charlemagne, laboureur à Bobigny (Seine-Saint-Denis), qui arbore la médaille d'or que lui a décernée la Société royale d'agriculture ! Peut-on encore comparer un

## TABLE

<p>– Planter des châtaignes dans les Cévennes, p. 601. – Autour de Chenonceau : des animaux partout, p. 601. – Au cœur de la plaine de France. Gendarme et voleurs, p. 601.</p>	603
<p>1780 ..... « Une fort bonne année en toutes choses », p. 603. – Abondance de blé et de vin, p. 603. – Invasion de charançons, p. 603. – Moissonner les blés : à la faux ou à la faucille ?, p. 603. – La dysenterie en Agenais : pour les paysans, point de remèdes, p. 604. – La cavalerie de M. Lucy, p. 604. – Une voleuse de grains au pilori, p. 606. – En Quercy : non aux dîmes « insolites », p. 606. – Marie Miterrand, martyr du loup en Berry, p. 606.</p>	607
<p>1781 ..... Fin d'hiver dans les jasses du Rouergue, p. 607. – Orages destructeurs au printemps, p. 607. – Sécheresse estivale, p. 608. – « La grêle tombait comme des bouteilles », p. 609. – Surproduction de vin : on enfonce les cuves, p. 610. – Naissance du Dauphin, p. 610. – Où acheter ses graines fourragères ?, p. 611. – Le luxe vestimentaire aux champs, p. 611. – Le « mauvais » coffre d'un journalier d'Aunis, p. 612. – En Soissonnais : les fermiers arrachent les bornes, p. 612. – Empoisonnement de bétail à la ferme, p. 613. – En Savoie : des paysans font capituler leur seigneur, p. 613. – Se faire régler ses gages dans les monts Dores, p. 614. – Du Livradois à la Bresse, avec ses sabots, p. 614. – Messe de minuit : les villageois jouent la Nativité, p. 614.</p>	615
<p>1782 ..... Grippe moscovite en Sologne, p. 615. – « Chez Monsieur le curé, souhaiter la bonne année », p. 615. – Printemps et été pluvieux, p. 616. – Grêles estivales, moissons sous la pluie, p. 616. – Du petit vin : « le vin de Malbrou », p. 616. – Abus fiscaux sur le vin : les décimateurs taxés, p. 616. – Chez les petits laboureurs : un « établissement sortable », p. 617. – Moutons d'hiver, moutons d'été, p. 617. – Dimer les agneaux et ensacher la fiente de pigeon, p. 617. – En Poitou : les « suffrages » d'une borderie, p. 617. – La manœuvrerie en Sancerrois : une métairie en réduction, p. 618. – Un coup d'arrêt au banditisme rural ? 70 suppliciés, p. 618. – En Lorraine : un curé bienfaiteur des paysans, p. 619. – Le cadet de Cerdagne : aux bons soins de son aîné, p. 619. – Itinérance d'un valet de charrue, p. 619.</p>	620
<p>1783 ..... L'atmosphère s'obscurcit, p. 620. – Séismes en série, p. 620. – Crués dans le Sud-Ouest et le Centre-Ouest, p. 620. – Ouragans sur l'Avesnois : un million de dégâts, p. 621. – Orage catastrophique en Beauce, p. 621. – Bonnes récoltes, petites vendanges, p. 621. – En Multien : la moisson de Monsieur Lucy, p. 622. – Les meules en plein champ : une prolifération, p. 622. – En Artois : la capillarité du progrès agricole, p. 622. – Un faux-saunier étripé, p. 623. – Révolte des Masques armés, p. 623. – Prendre à nourrice pour 6 livres par mois, p. 624. – Un ouvrier polyvalent : le batteur en grange, p. 624. – Le « denier à Dieu » en Bretagne, p. 624. – Réaction seigneuriale à Orphlé : les cadeaux des nouveaux mariés, p. 625. – Dans le Jura : cinq mois de classe pour trois orphelins, p. 625. – Une exception en Auvergne : le partage de communaux, p. 625. – Tenir salon à Roissy-en-France, p. 626.</p>	626
<p>1784 ..... Le terre tremble toujours, p. 626. – Hiver rigoureux, inondations mais bonnes récoltes, p. 626. – L'hiver des grandes neiges, p. 627. – En Sologne : disparition des perdrix et des agneaux, p. 627. – En Angoumois : invasion d'alouettes dans les choux, p. 628. – En Vendômois : chômage pour les vigneron, p. 628. – La fonte des neiges : avalanche dans les Vosges, p. 628. – Après la gelée et les neiges : la misère en Domfrontais, p. 628. – Une sécheresse horrible, p. 629. – Protéger les sonneurs de la foudre, p. 629. – Les taupes avaient de la peine à rentrer dans leur trou, p. 630. – Récoltes inespérées en Bordelais, p. 630. – Pour les bœufs du Limousin : « Messieurs qui fournissez du foin... », p. 630. – Syndicat paysan contre la dime en Quercy, p. 631. – En pays de Comminges : encore une guerre des « demoiselles », p. 631. – Un contremaître en Basse-Provence, p. 631. – La garde-robe de Mme Le Bourlier, p. 632. – Un laboureur dans les grandes fortunes, p. 632.</p>	633
<p>1785 ..... Derniers séismes, p. 633. – Encore beaucoup de neige, p. 634. – La grande sécheresse : le bétail sacrifié, p. 634. – Sauver le bétail en faisant flèche de tout bois, p. 635. – Assèchement des étangs en Limousin, p. 636. – Incendie à Rozoy-sur-Serre, p. 636. – Malgré tout, moissons et vendanges excellentes, p. 636. – Surproduction de vin en Beaujolais et en Bourgogne, p. 637. – Le jambon de Timothée Pétain, p. 638. – « Voilà Legros, ces ce bougre-là, qui veut nous opposer de nous amener dans la forêt ! », p. 638. – Pérégrinations pour le commerce du bétail, p. 639. – Une plaie : le chômage agricole, p. 639. – Travail forcé dans la « maison du père », p. 639. – Petits fermiers sur la corde raide, p. 640. – Pour la division des fermes, p. 641. – Le tocsin à Créancey : à cause du loup, p. 641. – Refus des progrès ? Les paysans, des « bêtes d'habitude », p. 643. – Les estampes de Louis Boisseau, p. 643. – Un marchand de beurre reçu secrétaire du roi, p. 643. – Michel Blanc, vice-roi des alpages, p. 643. – La garde-robe d'un gentleman-farmer, p. 644. – Vin de maître, vin de domestiques, p. 644.</p>	645
<p>1786 ..... Coup de froid sur les vignes, p. 645. – « Le laboureur n'avait plus de place pour mettre son blé », p. 645. – Chez les vigneron : chasseurs et vendeurs de parcelles, p. 646. – Le dernier ours des Vosges, p. 646. – En Basse-Bretagne : congédier son frère pour avoir toute sa « tenue », p. 646.</p>	

## LA MEMOIRE DES PAYSANS

<p>– Un travailleur de terre près de Castres, p. 648. – La portion congrue des curés à 700 livres, p. 648. – Sans portion congrue : des prêtres paysans, p. 648. – En Albigeois : le hurlement des loups, p. 649.</p>	649
<p>1787 .....          Année tardive : bonne pour les grains, mauvaise pour le vin, p. 649. – En Vendômois : on exorcise les hirbets, p. 650. – Récoltes mémorables avant de semer dans la boue, p. 650. – Que trouver dans une cabane de berger ?, p. 650. – Marier ses cinq enfants le même jour, p. 651. – Le tintamarre de la foire : « observez ce bon paysan... », p. 651. – Premières municipalités : « tous les billets dans un bonnet carré », p. 652. – Sur le plateau de Langres : les laboureurs manquent de terre, p. 653. – Feux et cornets contre les biches en Domfrontais, p. 653. – L'anticléricisme des villes pénètre dans les campagnes, p. 653. – Édits de tolérance pour les protestants, p. 654.</p>	654
<p>1788 .....          Vers un nouveau gouvernement ?, p. 654. – Saisons décalées, récoltes contrastées, p. 654. – Dimanche 13 juillet : grêle nationale, p. 655. – Réparer la grêle : les achats de Jean-François Lucy, p. 655. – En Val de Loire : semailles desséchées, p. 656. – Dans la Marche : des paysans rivés au servage, p. 656. – Point de vétérinaire dans les Mauges, p. 657. – « Les nourrices ont intérêt que ces enfants meurent », p. 657. – Deux vaches et un veau : bail à cheptel en Gévaudan, p. 657. – Le nouveau vin d'Argenteuil, p. 658. – Famille recomposée et individualisme chez les Coignet, p. 658. – Honneur à la communauté des Quittard-Pinon, p. 659. – Économie morale et luttes de classes dans les campagnes du Bassin parisien, p. 659. – Crise de subsistances en Corse, p. 660. – Novembre 1788 : l'arrivée du dernier grand hiver, p. 660. – Crépuscule sur l'Ancien Régime : 1788 « annonce une année véritablement extraordinaire », p. 662.</p>	663
Sources et bibliographie.....	679
Index des communes et localités.....	691
Index des noms de personnes.....	713
Index thématique.....	